

LA FALAISE D'ARCONA.

"Le solitaire donne toute son âme.
Le mondain, rien qu'un sable stérile."



« ÉTAIT en 18... à l'époque où l'équinoxe d'automne rend dangereux les parages de l'île de Rugen.

Une brusque rafale arrivait du détroit du Sud et remuait la Baltique jusques dans ses abîmes. Les vagues s'élevaient hautes et folles et venaient s'abattre aux pieds de la falaise d'Arcona ;

tandis que les vents sifflaient dans les cordages des navires comme un ricanement satanique, et que la mouette poussait son cri strident et sauvage.

Cependant, sur la cime de la grande falaise blanche d'Arcona, au milieu des bruyères, s'avance un étranger couvert d'un noir manteau. Égaré de son chemin dans l'obscurité, il marche au hasard... La tempête redouble, il est courbé, il va s'arrêter car l'orage est affreux !... Mais il a dit quelques mots bien bas, comme si c'était un mystère, l'aquilon en passant a emporté le mot *Elfride* ; c'est tout ce qu'on a su. Il se relève fier et déterminé, comme s'il bravait la tempête ; il marche, comme s'il était poussé par la fatalité, car tout est précipice autour de lui ; encore un pas, et au second il franchira trois cents pieds et arrivera en lambeaux au bas de la falaise d'Arcona !

Ses yeux cherchent avec incertitude le chemin qu'il doit suivre ; mais la nuit enveloppe Rugen d'un réseau d'ébène... il va poser ce dernier pas !...

Tout à coup, une étoile tremblante brille à sa gauche ; lumière bienfaitrice comme celle du phare que cherche le marin.

C'est la lampe solitaire qu'on vient de suspendre à la fenêtre de la maison du chef des pêcheurs. Il la reconnaît, voit en frémissant son danger et reprend en tressaillant sa vie qu'il allait jeter au gouffre. Il recule épouvanté et se dirige vers cette étoile bienfaitrice.

Sa marche est pénible, son front soucieux, sa main serre violemment le poignard qu'il porte sur lui.

Il paraît irrité.—Silence, il parle.

« Pitié ! dit-il avec mépris, non : elle, si frêle et si timide, n'a-t-elle pas été sans pitié quand mes larmes lui ont dit que sa froideur dédaigneuse reprenait chaque jour les espérances qu'elle m'avait laissées concevoir ? »

Puis un effrayant silence succède à cet étrange monologue. L'orage du ciel aussi est suspendu ; on n'entend plus la grande voix de la mer ; il semble que les vents se soient arrêtés pour écouter cet homme perdu dans l'espace...

Quel est donc cet homme ?

L'implacable étranger arrive enfin, le cœur plus impétueux encore que les vagues et la tempête.

Il pousse du pied une porte entr'ouverte, traverse une pre-

mière chambre, c'est celle des pêcheurs... Il marche comme quelqu'un qui sait où il va. Il arrive dans une pièce plus petite, mieux ornée, c'est la demeure de la fille du pêcheur Christian.

A seize ans, la pensée est pieuse et l'âme pure ; l'enfant est à genoux, au pied de la croix du Sauveur ; sa belle tête est inclinée sur ses mains jointes... Elle prie !...

Et lui, il est debout, immobile, l'étranger nocturne ; dans son œil a brillé un moment l'éclair qui ressemble à celui de la foudre, et aussi prompt qu'elle, on l'a vu disparaître.

La jeune et blanche fille relève ses yeux, bleus comme un ciel d'été ; mais son premier regard n'est pas pour l'étranger, il s'est adressé au *Christ*...—Est-ce pour le remercier ou pour le prier de ramener bientôt son père et son frère qui voguent vers Falstar, cette île de Danemarck où un héritage les attend ?—Car on disait que Christian n'avait pas toujours été pêcheur.

« Mon Dieu ! dit tout à coup, à haute voix, l'angélique jeune fille, dirige-le dans ses actions et dans le pénible chemin de cette vie, comme je t'ai supplié de le diriger au milieu de cette affreuse tempête. Elève son cœur, éclaire sa raison et « préserve-le de tout mal ! »

Tandis que s'écoulait limpide la prière de l'enfant, l'étranger, plus sombre que les nuages de l'air, était immobile et rêveur à l'entrée de cette chambre qu'il semblait respecter depuis qu'il avait entendu cette manifestation secrète.

Tout à coup, changeant de pose et de visage, il jette à terre son manteau et découvre sa tête. La jeune fille se retourne... mais elle le voit sans effroi... et semble lui sourire avec béatitude.

Ils se connaissaient donc ?...

L'étranger s'approche, l'enlace de ses bras, et pose un baiser sur son front d'ivoire ; la jeune fille sourit encore...

Ils s'aimaient donc ?...

— Edward, comme vous êtes mouillé ! lui dit-elle, tenez, prenez ces vêtements de mon frère, le foyer les a chauffés, ils vous sécheront bien, et la jeune et svelte fille disparut aussitôt.

— Bien, dit-elle en rentrant quelques instants après, je vous aimais comme mon fiancé, je vous aimerai cette nuit comme mon frère.

L'étranger ne répond pas.

Un long silence succède ; puis comme si cet homme sortait d'un songe.—Elfride, sais-tu qu'ils sont tous noyés, mes matelots ?

— Quoi, ceux qui vous conduisaient chaque jour à Warakewitz ?...

— Oui, partis du navire qui est à l'ancre dans la baie de Sélaferbe, la tempête nous a surpris dans cette passe où je me fais descendre ordinairement. La houle était si forte, que nous nous sommes brisés sur les rochers de la passe.

— Imprudent ! pourquoi venir ?

— Mon pilote ne le voulait pas, moi-même j'y allais, mais je me suis dit : Elfride m'attend, et je suis parti !